

Des choses à dire

Numéro 16, hiver 1979, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1979). Des choses à dire. *Lettres québécoises*, (16), 68–71.

Des choses à dire

Les mots à l'écoute¹

de Pierre Nepveu



Photo Kéro

L'aboutissement d'une thèse de doctorat, *Les Mots à l'écoute* de Pierre Nepveu, n'a pourtant rien de ce qui caractérise d'habitude ce type de travail scolaire. Plus près de l'essai, *Les Mots à l'écoute*, ses principes théoriques empruntés à Maurice Blanchot (*l'Entretien infini, le Livre à venir*) et à Hugo Friedrich (*Structures de la poésie moderne*), propose dans son introduction d'étudier le « silence » dans la poésie de trois poètes québécois : Fernand Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe. Toutefois, plutôt que de partir d'une définition rigide, rigoureuse et, finalement, contraignante, l'auteur a opté pour une définition large, souple, ouverte du silence. Ainsi, le silence

n'est pas seulement blanc ou marge ou, plus simplement, absence de son, mais aussi et surtout : « (il) doit s'entendre (...) comme l'indéterminé, l'illimité, ce qui mène en définitive à la notion bien contemporaine du pouvoir érotique du texte, du sens conçu comme excès ou dépassement » (p. 14). Ayant ainsi défini le silence, Nepveu, à mesure que se développe son analyse, oublie peu à peu le silence, en particulier lorsqu'il aborde Miron et Lapointe, pour étudier, chez le premier, sa poésie comme représentation d'une « immense quête de la continuité ou de l'homogénéité » et, chez le second, le texte comme lieu de plaisir ou, plus précisément, les « lieux et les formes (du texte) où s'éveille la possibilité du plaisir. » Quant à la poésie de Ouellette, le critique envisage celle-ci comme l'expression d'une expérience intérieure du sujet, d'une profondeur. Et cette profondeur est lisible dans l'extrême tension qu'imprime Ouellette à sa poésie.

D'ordre thématique sans doute, l'analyse de Nepveu ne s'éloigne jamais très loin, cependant, de la forme. Bien au contraire, la forme de l'expression constitue le fondement même de son analyse. Car c'est dans et par la forme de la poésie étudiée que le critique en saisit le principe, l'essence ou, comme dirait peut-être Ouellette, l'âme.

François Gallays

1. Québec, Presses universitaires de Laval, 1979, 292 p.

Un déblocage à Radio-Québec

Eh ! oui, qui l'aurait cru, Radio-Québec nous arrive avec un programme conçu uniquement pour parler des livres. Je me demande encore s'il s'agira de livres québécois ou de livres étrangers. Le programme passera le vendredi à 21 heures et sera repris à la même heure le mercredi qui suivra. Une demi-heure. C'est mieux que rien. Et savez-vous qui animera ce programme ? Nul autre que Roger Baulu. En apprenant la chose, je me suis demandé ce que les animateurs de variétés diraient si, par exemple, Radio-Québec allait chercher Gérard Bessette pour animer leur meilleur programme de variétés. N'aurait-on pas l'impression de s'être fait passer un Québec ? Roger Baulu lit beaucoup, nous dit-on, et c'est tout ce qu'il faut pour animer un programme sur nos livres et nos écrivains. Il faut croire que la littérature, c'est l'affaire de tout le monde et son père puisque c'est Roger Baulu qui va renifler nos livres à Radio-Québec au nez de tous nos auteurs. Pour une trouvaille, c'en est une ! Félicitations à Radio-Québec d'avoir les écrivains en si haute estime et de nous le prouver si éloquemment !

Adrien Thério

ABONNEMENT

Nom.....

Adresse.....

.....

à commencer avec le numéro.....

Canada	\$ 8.00
USA	\$ 9.00
Europe	\$12.00
Institutions	\$10.00
De soutien	\$15.00

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

Yves Thériault

Prix David 1979

Photo Athé



Je lui demande au téléphone si je peux le rencontrer. C'est oui. Quand ? « Aujourd'hui si tu veux ». Et je m'amène à Rawdon, une heure et demie plus tard, après avoir, en cours de route, perdu ma route deux ou trois fois.

J'entre et c'est la joie des retrouvailles, après plusieurs années. Il me présente à Lorraine, sa femme et à un ami, moine orthodoxe qui vit à l'autre bout du village.

Et puis, nous nous sommes attablés, en attendant la pizza que Lorraine surveille en prenant un appétitif avec nous. Il faudra bien l'avouer un peu plus tard, il s'agit d'une fameuse pizza dont seule Lorraine connaît la recette. Il n'y a rien là de surprenant puisque Lorraine publiera sous peu, chez Stanké, un livre de recettes québécoises traditionnelles. Traditionnelles ? Je me pose la question. Il est bien possible que la pizza qui s'en vient soit traditionnelle mais j'ai un peu l'impression que Lorraine y ajoute quelque chose de son cru.

Je ne me suis pas trompé. Mais c'est tellement bon que nous oublions de féliciter l'auteur. La conversation est portée par le bon vin et nous nous sentons bien tous les quatre autour de cette grande table. De temps en temps, un chat ou un chien vient nous frôler la jambe pour nous rappeler qu'eux aussi ils font partie de la famille. Ils ont l'air d'adopter tous les nouveaux arrivants. Et c'est au milieu de cette conversation que je lui demande, à brûle-pourpoint, à quand le prochain roman. Il me répond

tout simplement qu'il n'y en a pas d'autre. Est-ce que je dois le croire ? Je le connais depuis plusieurs années et je ne peux imaginer qu'il a tourné la page finale. Mais c'est comme ça. Il a assez écrit. Il ne dit pas qu'il n'écrira plus mais, pour le moment, rien en perspective. Nous laissons le sujet car ma question lui a rappelé des parents, des oncles, des tantes, des gens qu'il a connus et qu'il se met en train de me présenter, à sa façon. Il les oublie tous pour me raconter l'histoire de ce chien magnifique qu'il a eu pendant tant d'années, bien élevé, propre et qui ne lui aurait jamais fait honte devant personne. Un jour, s'amène chez lui une grande dame pincée, trop bien élevée, avec sa fille aussi bien élevée qu'elle, une grande dame qui veut voir de près ce que c'est un écrivain. Il est clair qu'elle a beaucoup d'estime pour elle-même et les interlocuteurs le sentent. On ne l'aime pas. Le chien s'en est bien rendu compte qui, bien calmement, est venu, par un cadeau approprié, lui dire de quitter la place. Après cette histoire, en voici d'autres qui sont, nous laisse entendre l'auteur, inventées de toutes pièces, dans lesquelles il fait intervenir les parents qu'il nous a présentés tout à l'heure. Il fait entrer une de ces parentes au couvent pour mieux pouvoir lui faire vivre une histoire grivoise un peu plus tard. Le pays est habité par des vicaires, des curés, des oncles dont les noms ressemblent à Hildéphonse ou Hildegarde et je ne sais plus quoi, qui ont tous, malgré leurs travers, un appétit de vivre si fort qu'il leur arrive, à un

moment ou l'autre des histoires qui les mettent sur la carte de leur petit pays. Ou est-ce l'auteur ou l'écrivain que j'ai devant moi qui ne peut s'empêcher de transformer la vie de ces êtres pour les obliger un bon jour à se dire que leur vie sort de l'ordinaire ? Difficile à dire. Quand Thériault nous raconte des histoires vraies, on dirait qu'elles sont inventées de toute pièce. Quand il nous raconte des histoires qu'il a inventées, qu'il est en train d'inventer, on finit par croire qu'elles lui sont arrivées. C'est dire qu'à la fin, il est difficile de faire le partage du vrai ou du pas vrai. Chez lui, tout est matière à invention. Et finalement, j'apprends, je ne sais plus si c'est de Lorraine ou de lui, que certaines de ces histoires sont déjà écrites. De la part de quelqu'un qui ne prépare rien, qui a assez publié, cela me surprend un peu. Mais je me dis que tout cela est bien normal. D'ailleurs, même s'il avait essayé de me convaincre qu'il ne publiera plus rien, je n'aurais pu le croire. Il suffit de causer quinze minutes avec lui pour se rendre compte que cet homme-là est écrivain malgré lui, qu'il l'a été toute sa vie, qu'il ne pourra jamais s'empêcher de l'être. Tout chez lui est tourné vers l'invention, tout devient objet de création.

Il s'arrête un moment pour me dire qu'il a son âge et que la maladie l'a marqué sérieusement il y a quelques années mais, il reste jeune en dépit de tout. L'appétit de vivre qu'il donne à ses personnages, il le possède lui-même et il se reflète dans le ton, le geste, la voix.

Est-il heureux d'avoir le prix David ? Qui ne le serait pas ? Moi, j'avais tellement l'impression que cela lui était dû que je n'ai pas pris la peine de le féliciter. Mais il a dû se rendre compte que la nouvelle m'avait causé un grand plaisir.

Il est déjà tard quand je me lève pour prendre congé de mes hôtes. Nous avons eu le temps cependant de nous promener dans le grand jardin qui entoure la maison, de nous reposer quelques minutes en face du foyer au salon. Il me fait promettre de revenir. Ce sera

facile, il me semble, maintenant que je connais bien les routes qui mènent à Rawdon. Et un de ces jours, dans quelques mois peut-être, je demanderai à Donald Smith de venir lui poser d'autres questions sur son oeuvre. Mais je n'aurai pas besoin de lui demander puisque M. Smith m'a déjà fait part de son désir de faire une entrevue avec Yves Thériault.

Cette courte visite chez Yves Thériault, quel beau souvenir pour demain !

Adrien Thério

bien. Le père : un Canadien français propriétaire d'une grande affaire et qui se donne des airs de gentleman ; la mère, une fausse comtesse qui s'acquitte avec le curé pour décharger ses charités sirupeuses sur les mal nantis ; la fille, une petite diplômée de couvent à qui les soeurs n'ont rien mis dans la tête et qui ne pense qu'à ses toilettes et ses voilettes. Du beau monde en effet, ces grands de ce monde ! Marie-Ange qui est belle mais n'a pas d'éducation croira, avec Blanche la cuisinière, qu'on lui fait grand honneur en la prenant à leur service. Elle ne trouvera même pas à redire quand sa patronne refusera de lui donner quelques heures de liberté pour aller se promener avec le Maurice de son coeur. Au contraire, elle accusera Maurice d'en demander trop.

Sa mère meurt. Elle est l'aînée. Elle devrait rester à la maison pour remplacer l'autre. Mais son ancienne patronne est rouée. Elle lui propose, pour 75 cents, de la prendre trois jours par semaine, de huit heures du matin à six heures du soir. Et Marie-Ange accepte parce que son père qui avait besoin de sa paye auparavant, a encore besoin du 75 cents par semaine. Elle continuera donc à laver, repasser, frotter, dans deux maisons à la fois, ce qui lui enlèvera encore un peu du peu de temps qu'elle avait pour voir Maurice. Mais quand on est pauvre et que les autres décident pour nous, qu'y peut-on ?

Une belle tranche de vie réaliste, ce livre qui, par certains côtés, me fait penser à *La Scouine* d'Albert Laberge. Évidemment, Marielle Brown-Désy a beaucoup plus de sympathie pour ses personnages que Laberge mais elle réussit quand même, avec une grande simplicité de moyens, à nous en faire une peinture qui semble coller terriblement à la réalité de ces années-là. Ce roman me fait aussi penser, par d'autres côtés, à un autre roman qui eût beaucoup de succès dans les années trente ou quarante, je ne sais plus, et qui s'appelait *Jean-Paul*. L'auteur, un dénommé Farley, celui qui écrivit une histoire du Canada avec un autre qui s'appelait Lamarche. *Jean-Paul* a été réimprimé trois ou quatre fois, avec non seulement l'imprimatur de Cardinal de Québec mais des phrases de louange de lui et d'autres ecclésiastiques du temps. Pourtant, s'il y a un récit immoral dans notre littérature, c'est

Marie-Ange ou Augustine

de Marielle Brown-Désy
(Éd. Parti Pris)

ou l'histoire de la « fille engagée » chez des patrons bons, bons, bons, en plus d'être très catholiques et d'avoir une moralité à toute épreuve.

Il est difficile de lire le titre de ce livre. Un vert foncé sur un bleu presque foncé et une calligraphie déroutante nous obligent à remettre nos lunettes. Les illustrations qu'on trouve à l'intérieur nous font croire à un essai. Si vous êtes amateur de romans, vous mettrez le livre de côté comme j'ai fait la première et la deuxième fois que je l'ai eu en main. Je ne sais pourquoi je l'ai repris une troisième fois et pourquoi je me suis mis à le lire. En fait, il s'agit bel et bien d'un roman, ce que l'éditeur n'annonce nulle part avant le premier chapitre.

Je n'ai pas regretté ma lecture. Ce roman où l'on évoque la vie de petites gens travaillant pour de grosses gens est un récit très réaliste où l'auteur nous raconte presque tout l'essentiel. Je crois que, par pudeur, elle n'a peut-être pas osé tout dire. Rien de ce qu'elle dit n'est pas de trop.

Les petits gens : deux servantes qui travaillent chez les Dubuc, propriétaires de la pulperie de Chicoutimi, dans les années 1909 et 1910. On aurait pu situer cela en 1930 et 1940 que c'eût été du pareil au même. Qu'est-ce qui aurait

empêché les patrons d'être aussi généreux en 1940 qu'en 1910 ? Et qui aurait empêché le curé de dire en 1930 : « Vos patrons, non contents de fournir à tous une honnête aisance par l'embauche des ouvriers de la paroisse, leur offrent une journée chômée annuelle. » Admirable, n'est-ce pas ?

C'est chez des patrons de ce genre que Marie-Ange a le bonheur d'aller travailler comme servante. C'est là qu'elle trime dur du matin jusqu'au soir qu'elle lave, astique, frotte, nettoie, coud pour un dollar et quelques sous par semaine. Et elle croit qu'elle a de la chance de pouvoir torcher des gens aussi





bien Jean-Paul puisque si on y regarde de près, il s'agit du secret de la confession dévoilé. En effet, le bon père qui fait mettre un jeune étudiant à la porte ne pouvait être au courant des mauvaises actions(!) de cet étudiant que par la confession.

Vous croyez peut-être, cher lecteur, que cela n'a rien à voir avec Marie-Ange ? Je vous avais dit que Marie-Ange avait un petit ami. Elle avait même peur de l'embrasser tellement elle avait peur du péché. Mais, peu à peu, Maurice est devenu convainquant. Et Marie-Ange lui permet de temps en temps certaines privautés qui lui donnent beaucoup de remords. On n'a pas de difficulté à imaginer qu'elle se dépêchera d'aller se confesser au Père-curé après ces amours furtives. Car, comment le Père-curé aurait-il pu apprendre autrement, que ces deux-là jouaient à des jeux un tout petit peu défendus ? On ne peut imaginer qu'il les suivait dans le sous-bois ! Pourtant, il arrive en trombe, un bon jour, chez les Dubuc et demande à voir madame Dubuc sur le champ. Marie-Ange et Blanche entendent des voix derrière la cloison qui sont loin de les rassurer. Retentissent aussitôt les coups de sonnette qui obligent les deux servantes à se présenter devant la patronne. « Madame, en robe de voile vieux rose est assise sur le bord d'un fauteuil . . . Son visage est rouge et pincé, à la manière de ses jours de colère. Le Père-curé, coincé dans un fauteuil jumeau qui résiste, comme par miracle, à l'air mécontent et renfrogné. » La porte refermée, commence le beau petit discours, à l'adresse de Marie-Ange :

« Si j'avais su, dit-elle, que je nourrissais dans ma maison une pécheresse et une salope . . . Oui, j'ai

bien dit une salope. Le démon a bien su choisir son déguisement : une jeune fille aux yeux doux. (. . .) J'ai eu trop de bonté pour vous, mademoiselle Simard. Je savais que votre père était un ivrogne et un mauvais ouvrier. J'ai eu le malheur d'avoir pitié de votre mère. (. . .)

On vous a pris ici par charité. On vous a tout montré . . . Vous avez gagné la confiance de Blanche qui ne jure que par vous. Je l'ai fait venir pour qu'elle comprenne comment votre âme est sale !

Blanche, sachez qu'Augustine est un sujet de scandale pour toute la paroisse du Sacré-Coeur. C'est une dévergondée. . . . elle court le soir avec un homme, un vaurien qui a d'ailleurs été chassé de la pulperie. J'ai trop de respect pour la célibataire que vous êtes pour vous raconter ce qu'ils font ensemble. Mais sachez, Blanche, qu'ils vont jusqu'au pire . . .

Augustine, vous allez partir de cette maison et ne plus y remettre les pieds. Blanche, je vous défends de revoir cette salope. »

Les patrons, quand ils s'y mettent, savent être éloquents. Ils savent ce que c'est que la bonne morale. Les curés ne sont-ils pas là pour la leur enseigner ? Même au risque de dévoiler les secrets de la confession ? Pourtant, ces mêmes curés enseignaient aussi que la médisance et la calomnie étaient des péchés horribles. Apparemment, c'était de la petite bière, à côté des péchés qu'un garçon et une fille pouvaient commettre en s'aimant un peu. Et dire que nos parents et nos grand-parents ont cru à cette morale écoeurante, qu'il y en a peut-être parmi nous qui y croient encore !

Ainsi, à cause du Père-curé, la salope à Marie-Ange est rentrée chez son père pour torcher tous ses frères et soeurs et priver la famille d'un beau soixante-quinze cents par semaine. Et le lendemain, je suppose, Madame Dubuc allait communier des mains du Père-curé, devant tous les paroissiens édifiés.

Quelle belle famille nous sommes ! Et Marielle-Brown Désy nous le dit, ici, éloquentement.

Adrien Thério

la villégiature, vous connaissez?

La villégiature au Québec



178p. / \$15.00

Le développement de la villégiature est une activité relativement méconnue. Pourtant, près d'un million de Québécois et un grand nombre d'étrangers participent, chaque année, à un séjour dans une maison de villégiature au Québec. L'espace rural connaît même une invasion sans précédent alors que plus de 170 000 propriétés de villégiature s'ajoutent aux affectations traditionnelles de l'occupation des terres.

Ce document se veut une analyse en même temps qu'une synthèse de la problématique, en étudiant les causes, les manifestations, les effets et les implications de l'activité.

D'une présentation typographique très soignée, ce livre est le premier, au Québec, à brosser un tableau d'ensemble de la situation de la villégiature en regard de l'aménagement du territoire.

DIFFUSION EN LIBRAIRIE

Les Messageries littéraires

des éditeurs réunis inc.

6585, rue Saint-Denis

Montréal (Québec) H2S 2S1

Tél.: (514) 279-8476



éditions Asticou

46A, rue Saint-Raymond Hull (Québec) J8Y 1R7
Tél.: (819) 776-5841